

LES CLANS OU *HINYA* FONDATEURS DE CITÉS AUX COMORES

par

Moussa Saïd AHMED (*)

Ce travail entre dans le cadre des recherches que nous avons entreprises depuis les années 1980 pour la réalisation d'une thèse de doctorat¹. Nous nous en sommes largement inspiré.

Les *hinya*, que nous traduisons ici par clan ou lignée, ont été à l'origine même du peuplement des Comores. Aucune date ne peut pour le moment être avancée avec précision quant aux premiers peuplements de l'archipel. Cependant, l'archéologie atteste une présence humaine continue qui semble dater du VIII^e siècle de notre ère². Les vestiges attestent dès cette haute époque l'existence de relations commerciales entre les Comores et les pays du Golfe arabo-persique, les Comores étant pour les navigateurs un relais important entre les ports de la côte arabe, les établissements de la côte orientale d'Afrique et les cités islamisées du nord de Madagascar. Cette dualité arabo-bantu a marqué l'archipel et représente une des composantes essentielles de la civilisation comorienne.

(*) Centre National de Documentation et de Recherche Scientifique (CNDRS), Moroni, Comores.

1. Cette thèse a été soutenue à l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales) en décembre 1992 (NDLR).

2. Voir à ce sujet les travaux de P. Vérin (1972, 1975), de Kus et Wright (1976), de J. Argant et Allibert (1983), de Wright (1984, 1986) et de C. Chanudet et P. Vérin (1988).

Notre propos comporte deux principales parties. D'abord nous essaierons de comprendre et d'expliquer les fondements socio- historiques du *hinya* et le rôle qu'il joue dans la société comorienne. Nous nous pencherons ensuite, sur le *hinya* Bunabamba, fondateur de la cité de Male en mettant l'accent sur ses caractéristiques essentielles.

1. LES HINYA OU CLANS MATRILINEAIRES

1.1 Les fondements socio-historiques

Il semble donc que dès le VIII^e siècle se soit mise en place la structure caractéristique du peuplement de l'archipel, constituée par des populations africaines bantu, originaires de la côte est - africaine, et par des populations musulmanes arabes ou orientales venues de la péninsule arabique.

Tout au long de cette période, Ngazidja était divisée en plusieurs principautés dont les frontières auraient été tracées, selon la tradition, par un chef bantu, Mdjonga, à qui l'on doit la fondation de nombreuses villes de l'île. Issu d'une tribu Wanyika, "*il aurait séjourné un moment dans l'île de Pemba avant d'atteindre la plage de Male au sud de Ngazidja vers la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne*"³. Citant Cerulli (1957), Damir, Boulonier et Ottino font remarquer en 1985 que les Wanyika "*descendaient de ces groupes bantu qui dès avant l'islam, furent refoulés dans la portion de la côte comprise entre Malindi et Mombassa par des arabes himyarites à la recherche de l'or*".

Mdjonga est bien connu des lettrés comoriens⁴. Le prince Saïd Houssein rapporte dans son manuscrit sur la Grande-Comore, une liste de plusieurs villes dont il attribue la fondation à Mdjonga : Male (Mbajini), Bandamadji (Domba), Fumbudzivuni (Dimani), Mtsamdu (Washili), Djomani (Mbude) et Mbashile (Bambao)⁵. Toutes ces villes sont situées sur la côte et jouaient un rôle très important dans le commerce régional.

Dans un récit que nous avons recueilli auprès d'Abdillah Mfoihaya de Hantsindzi, dans le Mbwanku, celui-ci rajoute à cette liste les cités de Ntsaweni (Mbude), Bangwa (Mitsamilhuli), Ntsorale (Dimani) et Hadjambu (Hamahame).

3. Salim Himid, *Complémentarités entre Wungudja et Ngazidja* (sous presse).

4. Voir S. Chouzour (1982).

5. Il s'agirait plutôt de Shomoni (Bambao), ancienne ville côtière située au sud de Mbashile, aujourd'hui disparue et qui fait l'objet de fouilles archéologiques d'une équipe suédoise dirigée par le professeur Paul Sinclair.

A Zanzibar, selon Salim Himid, Mdjonga est connu sous le nom de Jonga ou Shonga⁶. Le même auteur ajoute qu'il a été à l'origine de la fondation de la cité de Jongwe au nord-ouest de la Grande-Comore⁷.

Reprenant Damir (1984), C. Chanudet (1988) rapporte pour sa part qu'une partie des compagnons de Mdjonga auraient gagné l'île comorienne de Mohéli et fondé des villages de structure matrilineaire dits *mdjawashe*, qui sont les plus anciens de l'île : Kwambani, Nyombeni, Djwayezi et Hanyamwada. Ce terme de *mdjawashe* (litt. "cité des femmes") s'oppose à celui de *mdjawume* (litt. "cité des hommes") qui désigne toujours à Mohéli, des villages patrilinéaires que les traditions font remonter à une période tardive et à des fondateurs venus d'Orient.

On retrouve la même dualité à la Grande-Comore où les noms des clans fondateurs des villages à structure matrilineaire sont précédés du terme *hinya* (comme *hinya* Mahatwibu de Moroni) alors que ceux des villages à structure patrilinéaire sont précédés du préfixe Wa (comme les wa-Djambani de Bandamadji)⁸.

Le terme de *hinya* (ou *inya*) désigne un ensemble de familles qui se déclarent descendantes du même ancêtre par les femmes. C'est cet ancêtre, alors éponyme, qui donne souvent son nom au *hinya* ; le *hinya* privilégie l'ascendance maternelle, comme le montre le système d'héritage (bien *manyahuli*) et de transmission du pouvoir par les femmes dans les villes et villages.

Les *hinya* ou lignages maternels formaient l'axe des groupes sociaux. A ce niveau l'oncle maternel, *mdjomba*, de même que les fondateurs des cités (*watsenga-o-mdji*) jouaient un rôle de premier plan, car l'ancienneté était à la base même de la hiérarchie sociale des lignages entre eux : le *hinya* fondateur dominait les autres, ce qui n'est plus le cas de nos jours dans tous les villages, comme nous le montrerons par la suite.

Notons que dans certains villages, par exemple, où l'on pense que les *hinya* mères fondatrices des villes et villages ont une ascendance djinn, nos informateurs avaient des réticences à dévoiler ces mystères. Ce qui entraîne souvent des coupures dans la reconstitution des généalogies.

6. Shonga signifie en comorien le maudit.

7. Voir aussi Moussa Said, *Comores : les cités-états et leur impact socio-politique* (sous presse).

8. Damir Ben Ali (1984).

1.2 Le poids du *hinya* dans la hiérarchie sociale

L'organisation socio-politique des sultanats (XVIe-XIXe siècle) avait conservé pour base le *hinya*. Les lignages étaient de deux sortes selon le territoire qu'ils dominaient : les *hinya-za-ntsi* (lignages de pays) et les *hinya-za-mdji* (lignages des villages).

1.2.1 Les *hinya-za-ntsi*

Les *hinya-za-ntsi* sont les lignages qui exercent le pouvoir dans un ou plusieurs sultanats. On en dénombrerait quatre pour l'ensemble de la Grande-Comore :

- *hinya* Matswa Pirusa : Bambao, Mitsamihuli, Mbwanku
- *hinya* Fwambaya⁹ : Itsandra, Hamahame, Washili, Dimani
- *hinya* Mdombozi : Mbadjini
- *hinya* Shihali : Domba, celui-ci s'éteint à la fin du XVIIIe siècle.

Ces *hinya* représentaient des lignages princiers, parmi lesquels étaient choisis les sultans de la Grande-Comore. Trois *hinya* princiers occupaient le devant de la scène politique : le *hinya* Fwambaya, le *hinya* Matswa Pirusa et le *hinya* Mdombozi. De l'un des deux premiers provenait le sultan dit *Ntibe*, titre qu'assurait une certaine suprématie sur les autres sultans et conférait un droit d'intronisation des autres sultans, successeurs des Fe et des Bedja¹⁰. Pour ceux issus du *hinya* Fwambaya la cérémonie était organisée à Bandamadji (Itsandra) et pour ceux du *hinya* Pirusa à Moroni dans le quartier d'Irungudjani.

Outre les nombreuses prérogatives dont ils bénéficiaient, les *hinya-za-ntsi* s'inféodaient les petits villages de leur royaume dépourvus de *hinya* ; ces villages, connus sous le nom de *mdji-wa-Mgu* (villages de Dieu), également *itreya*, étaient habités généralement par des populations d'origine servile, installées plus tardivement dans la région. Ces petites cités étaient des réserves de main-d'œuvre et de guerriers pour les sultans auxquels les habitants devaient une soumission inconditionnelle. Signalons qu'à Mayotte, d'après S. Blanchy (1988), l'expression *fulani-ya-Mgu* (untel de Dieu) désigne, de façon péjorative, les enfants qui ne peuvent porter le nom de leur père.

1.2.2 Les *hinya-za-mdji*

On distingue ensuite les *hinya-za-mdji* (lignages des villages), dont l'autorité n'était effective que dans les cités auxquelles ils appartenaient. Ils fournissaient

9. Sur le *hiya* Fwambaya, voir aussi Damir, Boulurier, Ottino, *Traditions d'une lignée royale des Comores, l'inya Fwambaya de Ngazidja*, Paris, L'Harmattan, 1985.

10. Noms que portaient les anciens chefs traditionnels avant l'avènement des sultanats.

principalement aux sultans leurs conseillers et leurs vizirs. A Moroni par exemple, le vizir du sultan du Bambao était choisi parmi les *hinya* Radjabu et Mahatwibu, deux des clans prestigieux de la ville¹¹.

Il faut noter qu'il existe entre ces *hinya* une double hiérarchie liée d'une part, à l'origine du *hinya* et d'autre part, à l'importance du village : chaque cité, à l'exception des *mdji-wa-Mgu*, possède trois grandes catégories de *hinya* entre lesquelles l'ordre hiérarchique varie d'un village à l'autre : le *hinya* fondateur, le *hinya* d'origine noble ou bien aisée et les *hinya* des populations arrivées récemment. C'est dans les deux premières catégories de *hinya* que l'on rencontre naturellement les grandes personnalités des cités. A Itsandzeni (Hamahame) par exemple, les deux *hinya* fondateurs du village, les *hinya* Mnatsanu et Mwalimu Ylizo, ont toujours dirigé la cité depuis sa création jusqu'à aujourd'hui.

Les familles de ces hommes illustres possédaient leurs propres danses, le *mdiridji*, leurs places publiques, leurs mosquées, etc. La première catégorie de *hinya* d'un petit village pourra correspondre à la deuxième ou la troisième catégorie d'un village plus important.

1.2.3 La question du pouvoir

a) Les crises successorales

Le *Ntibe*, dont nous venons de parler, était souvent l'objet de dispute entre les deux *hinya* du Bambao (Pirusa) et de l'Itsandra (Fwambaya). Les sultans de l'*hinya* Mdombozi du Mbadjini, accusés de régicide, étaient exclus de cette rivalité. En effet, ceux-ci avaient tué un des premiers sultans de leur propre région, Dari wa Ntibe. Ils avaient agi ainsi pour mettre fin aux exactions dont ce sultan s'était rendu coupable. Il était en effet "connu par la population du Mbadjini pour ses cruelles fantaisies"¹². Par la suite, la famille princière du Mbadjini fut écartée du titre de *Ntibe*. Elle reçut par contre celui de *mhama-ndume* (le trayeur-des-taureaux), gagné lors de sa victoire sur les *hinya* Fwambaya, Matswa Pirusa et les autres sultanats qu'ils avaient affrontés lors d'une guerre antérieure. Dès lors, lorsqu'un conflit opposait l'*hinya* Fwambaya à l'*hinya* Matswa Pirusa ; pour la détentation du titre de *Ntibe*, le Mbadjini jouait le rôle d'arbitre. On peut s'interroger pour savoir "s'il s'agit là d'une règle admise dès le départ ou si au contraire ce n'est pas la consécration d'un état de fait, ces deux dynasties ayant réussi à étendre leur domination sur les autres sultanats"¹³.

11. Dans sa thèse, S. Chouzour (1989) s'appuyant sur un manuscrit inédit de Ahmed AQbdérémane de Moroni, un des chefs de la confrérie Kadiriya de la capitale, donne la liste des différents *hinya* de Moroni et de leurs *daho* (maison, foyer ancestral).

12. S. Chouzour, 1983, pp.106-107.

13. Chouzour, *op.cit.*

Ces crises de succession étaient généralement liées au mode de transmission du pouvoir en vigueur dans la monarchie comorienne. Il peut se caractériser par deux termes : *wufawume-wa-mba*, "royauté du ventre". La monarchie de Ngazidja ne reconnaissait pas en effet le mode de succession par règle de primogéniture mâle mais la transmission matrilineaire, héritage bantu. D'où cette notion de *mba* (ventre) qui renvoie à la mère. Autrement dit on devenait sultan par le *mba* c'est-à-dire par le *hinya* dont on était issu. Un sultan, aussi puissant soit-il, ne pouvait pas transmettre le pouvoir à son fils si son épouse ne provenait pas du *hinya* princier. Il tenait son pouvoir de son grand-père maternel et sa soeur seule pouvait le transmettre.

Les deux conflits les plus significatifs furent relevés au Domba à la fin de la première moitié du XVIIIe siècle et au Bambao à la fin du XIXe siècle. Dans le Domba comme dans le Bambao, une guerre opposa les maisons rivales tout en suscitant de nombreuses réactions dans la plupart des autres sultanats et dans le Mbadjini plus particulièrement.

Au Domba vers les années 1740-1742, le sultan Sudjawuma transmet le pouvoir à son fils Abidi dont la mère n'appartenait pas au *hinya* princier. Il était certes issu d'un clan prestigieux, les wa-Djambani, mais le trône du Domba ne pouvait aucunement lui échoir de droit. La tradition voulait que seuls les *hinya* Shihali, issus du *hinya* de sa grand-mère paternelle, en soient les dépositaires. Les sages du royaume virent d'un très mauvais oeil cette usurpation et complotèrent contre Abidi, lors de la guerre d'annexion du Domba par le Mbadjini.

Au Bambao dans les années 1875-1881, le dernier sultan d'Itsandra et *Ntibe* de Ngazidja fut mis en cause dans un problème de succession. Marié à une princesse du *hinya* Matswa Pirusa originaire de Moroni, Bibi Anziza, il céda aux caprices de cette dernière en accordant le sultanat du Bambao à son beau-frère Abdallah, au détriment de l'héritier légitime, le prince Saïd Ali Saïd Omar. Cette erreur du *Ntibe* provoqua une guerre qui opposa durant les années 1875-1883, les deux clans rivaux des *hinya* Fwambaya et des *hinya* Matswa Pirusa. Elle se termina par la mort en prison du sultan Msafumu en 1883. Le Matswa Pirusa, vainqueur, avait bénéficié du soutien du Mbadjini, dont le sultan faisait prévaloir son droit coutumier du *wuhama-ndume* évoqué précédemment.

b) Les luttes d'influence dans les cités

La société villageoise se répartit en groupes statutaires reliés aux classes d'âges. La progression dans cette hiérarchie dépend de l'accomplissement des diverses obligations coutumières, des dépenses afférentes et du *hinya* dont on est issu, plutôt que de l'âge seul. On trouve en effet des adultes dans les groupes

dévolus théoriquement aux enfants, lorsque ces derniers n'ont pas eu les moyens de s'acquitter des dépenses que chaque changement de grade nécessite.

Ces groupes sont les cadres appropriés pour l'épanouissement moral et matériel de l'individu dans la société.

Dans les hiérarchies statutaires, c'étaient les *hinya* fondateurs des cités (*watsenga-o-mdji*) qui les dirigeaient, comme nous l'avons dit plus haut. Mais le critère d'ancienneté, à lui seul, était insuffisant pour pouvoir se maintenir au sommet de la hiérarchie. L'idéal pour un *hinya* fondateur était de fournir à la cité, voire à la région, des guerriers de renom ou, d'être en mesure de répondre quotidiennement aux besoins des villageois liés aux dépenses ostentatoires.

A Hantsindzi, par exemple, le *hinya* Ntsanga, lignage guerrier et fondateur du village est encore de nos jours à la tête de la cité. Mais cette prééminence du lignage fondateur est parfois remis en cause par d'autres lignées dont les origines, les richesses et les services rendus aux villageois font d'elles des *hinya* prestigieux ; d'où l'adage : *yatsenga mdji katsawuwa mila na wala dingoni wutrende*, c'est-à-dire les fondateurs d'une ville ne la dirigent pas forcément et ceux qui sont arrivés les derniers peuvent leur passer devant.

Ainsi dans des villages comme celui de Bandamadji, Domba, le lignage fondateur, les wa-Yirondje occupent aujourd'hui presque le bas de l'échelle sociale. Ils sont en huitième position, juste après les wa-Mazunguni et les *hinya* Mnazi récemment arrivés dans la cité. "*Les wa-Yirondje sont haïs et pourtant ce sont eux qui ont créé la ville*" nous rapporte la chronique de Bandamadji¹⁴. Dans sa monographie de Dembeni, Ali Mansour (1986) note que "*dans la hiérarchie (sociale) celui qui voulait se classer au premier rang devait abattre des boeufs*". Ainsi les wa-Yirondje, moins puissants économiquement que les *hinya* Hadji et les autres lignages qui les devancent, n'ont pas pu se maintenir au sommet de l'échelle sociale.

Faut-il souligner que dans le Domba, l'étalage des richesses n'est pas le seul indice qui puisse expliquer cette situation. Le Domba, royaume guerrier du sud de la Grande-Comore, a toujours accordé dans le temps une importance considérable aux groupes guerriers (*beya*). Dans la pyramide des *hinya*, on s'aperçoit qu'il y en a trois, dont les membres ont jadis appartenu à des groupes guerriers et qui occupent trois des places les plus convoitées par les villageois : il s'agit des *hinya* Dezi, des *hinya* Rume et des wa-Djambani.

14. Voir Moussa Saïd, *op. cit.*

Pour mémoire, notons que même s'il a perdu la première place, le lignage fondateur continuait à bénéficier des égards des villageois. Lors des grandes cérémonies d'abattage de boeufs (*karamu* et *harusi*), il recevait toujours une part qui lui revenait de droit.

2. LE HINYA BUNABAMBA DE MALE

2.1 Les origines du lignage

Située à l'extrême Sud-Est de Ngazidja, entre le village d'Uropveni et la ville de Fumbuni, Male est connue depuis fort longtemps des Comoriens pour être un centre des sciences occultes. Ses *mwalimu* (devin-astrologue) ont été de tout temps les plus sollicités et les plus redoutés à la fois par les sultans et par la majeure patrie de la population. Un chant très ancien rapporte que :

Male oha Wanaziyoni
Lefumbu lehipvwa
Wende ho santsani
Madji hudjaya
Ngwendo walime
Ledjuwa litso
Ngwendo ho shiyoni
Ba mwana mMale
Kasiha hazi mwedja...

A Male la ville des lettrés
Lorsque la mer s'est retirée
Ils vont parmi le récif
Lorsque la mer est haute
Ils partent au champ
Lorsque le soleil s'est couché
Ils vont à l'école
Car un enfant de Male
Ne pratique pas qu'un seul métier..."

Les trois métiers qu'évoque dans ce chant ce poète inconnu, sont les suivants : la pêche, l'agriculture et l'apprentissage du Coran ou de l'astrologie. Ce dernier semble celui qui passionne le plus les gens de Male. Selon Moussa Hamidou de cette ville, une personne sur trois est réputée être *mwalimu*.

Toutes les traditions recueillies sur Male convergent sur un fait : les origines mystérieuses de cette ancienne capitale de l'astrologie des Comores. Ses premiers

habitants auraient été des djinns connus sous le nom des *wana-mala-wumpe* et qui seraient venus aux Comores au temps de Souleymane bin Daoud.

Dans l'étymologie populaire, le nom de Mbadjini, région à laquelle appartient aussi la ville de Male, est expliqué de différentes façons. Dans son manuscrit sur Ngazidja, Saïd Houssein parle de *mbuwa djinn* (nez-de-djinn). A Mvuni (Bambao) on nous a proposé *mbwa-ya-madjini* (plage de djinn) et à Male *mba-ya-madjini* (ventre des djinns), comme origine du mot Mbadjini.

Cette région du Mbadjini serait donc, selon la tradition orale, la région-mère des djinns de Ngazidja. Dans la tradition magico-religieuse, on évoque souvent un certain Rawa, chef des djinns et Mze Wadjini (le vieux djinn) comme étant les premiers djinns à avoir débarqué aux Comores et se seraient installés à Male¹⁵. Citant la chronique de Saïd Bakar, à propos des origines de la princesse shirazi, ancêtre de l'*hinya* Pirusa du Bambao, Damir, Boulinier, Ottino notent que le prince la fait passer pour une femme djinn. A Male le *hinya* le plus puissant et le plus prestigieux, les Bunabamba, celui qui a fondé la ville, est dit lui aussi, descendant de djinns.

L'étude des origines de Male se base essentiellement sur l'analyse de ses traditions orales et sur des généalogies des deux principales lignées (*hinya* Bunabamba, *hinya* Bahani) que nous avons reconstituées lors d'un séjour d'une semaine dans le Sud de la Grande-Comore. Toutefois la coupure des généalogies, avant les XIV^e et XVII^e siècles, due aux mystères qui entourent cette période de l'histoire de Male, ne nous permet pas de faire la lumière sur les fameux *wana-mala-wumpe*, ancêtres-djinns des gens de Male. Nous avons cependant pu reconstituer la première génération des "hommes-djinns" dont la mémoire populaire a retenu heureusement les hommes. C'est la période la plus connue des gens de Male et que l'on peut vraisemblablement situer entre le XVI^e et XVII^e siècle.

Le récit de Male fait état du départ de Beitilmakadasi de trois djinns qui seraient ensuite venus s'installer à Bangwakuni¹⁶, Bandamadji et Male. Ce serait celui qui est arrivé à Bangwakuni qui aurait enfanté la femme-djinn, de qui naîtraient les deux branches du *hinya* Bunabamba : celle de Bangwakuni et celle de Male. Ne pouvant avoir d'enfant, cette femme-djinn serait ensuite partie du Nord et se dirigerait vers le Sud, dans l'espoir de pouvoir enfanter. Elle aurait longé la côte Ouest, comme lui avait conseillé le *mwaliimu* (devin) de Bangwa, jusqu'à l'actuel site de Male.

15. Voir Moussa Saïd, le *Sabasibu* ou chant de salutation des djinns, (sous presse).

16. Ville du Nord de la Grande-Comore où l'on peut apercevoir du bord de la mer, la mosquée dite *shiwunda*, c'est-à-dire qu'elle se serait construite d'elle-même sans intervention humaine.

Le premier homme venu à la rencontre de la femme-djinn aurait été un certain Imamu, lui-même issu de parents djinns. Il l'a épousée et de ce mariage est née une fille : Mzihira, celle qui guérit. C'est elle qui aurait guéri sa mère de cette maladie dont elle aurait longtemps souffert : la stérilité.

Une fois installés, ils auraient vu arriver un homme parti lui aussi du Nord, quelques mois après le départ de la femme-djinn : le très célèbre Mwalimu Mbudjuwu (litt. "l'astrologue de Mbudjuwu"¹⁷, originaire de Bangwakuni et issu du *hinya* Mwambudja, branche du *hinya* Bunabamba de Male. Les liens entre les deux branches, celle de Bangwa et celle de Male, se sont renforcés encore davantage par le mariage entre Mwalimu Mbudjuwu et Mzihira Imamu. Cette alliance conçue à l'intérieur de la même lignée est la première connue des gens de Male comme un mariage entre des humains. De cette union est né Bunabamba Mwalimu, ancêtre éponyme du lignage *hinya* Bunabamba.

2.2 Le poids des Bunabamba dans la société villageoise

Le *hinya* Bunabamba est l'un des rares *hinya* fondateurs de villes de Ngazidja qui soit parvenu à se maintenir jusqu'à aujourd'hui au sommet de la hiérarchie des clans. Il devance en effet les autres *hinya* de Male dans l'ordre des préséances lors des grandes cérémonies coutumières.

Dans la plupart des villes de la Grande-Comore, plus le lignage est ancien, plus il occupe une position subalterne dans la société. La tradition veut que ceux qui sont arrivés les premiers soient servis les derniers ; d'où l'adage, cité plus haut, les fondateurs d'une ville ne la dirigent pas forcément, ceux qui sont arrivés les derniers peuvent leur passer devant.

Le maintien à Male d'un pouvoir absolu des Bunabamba s'expliquerait, d'une part, par les origines surnaturelles du *hinya* et par le fait que la plupart des descendants de Mwalimu Mbudjuwu sont de redoutables astrologues d'autre part. Leurs rivaux ont toujours la hantise d'éventuelles représailles de djinns que dresserait les Bunabamba à leur encontre et qui risqueraient, le cas échéant, de frapper fort sur toutes leurs lignées. Les premiers mariages des Bunabamba ont ensuite renforcé leurs réseaux de relations en associant au pouvoir, un autre *hinya*, les Bahani, venus immédiatement après s'installer dans la ville. Dans ce lignage on retrouve les familles les plus riches de Male, qui doivent leurs richesses à la terre. Les Bahani sont de grands propriétaires fonciers et de grands propriétaires de bovins.

17. Lieu-dit de Bangwa.

Le nom de Bunabamba représente aussi un titre. C'est celui qui est reconnu en tant que Bunabamba qui assume la fonction importante de *mwaliimu-wa-mdji* : devin-du-village. Il peut à ce titre entrer en relation, dit-on, avec Barkushi, être surnaturel considéré comme le roi des djinns. Ce serait Barkushi qui "introniserait" les Bunabamba et les aviserait des actions à entreprendre dans la ville en vue de la protection des villageois (offrandes dans "la maison des djinns"¹⁸, cérémonies propitiatoires etc.).

Barkushi est en quelque sorte un demi-Dieu, puisqu'il est invisible et ne communique qu'avec le Bunabamba dans le langage des djinns. Une fois le Bunabamba disparu, le conseil de *hinya* dont les membres ne peuvent être choisis que dans les Bunabamba, Bahani et Kandza¹⁹, se réunit pour désigner celui que l'on va placer à la tête du village. Il faut, pour mériter ce titre, être issu de ces trois lignées, de la première en particulier ; être le plus âgé et enfin être reconnu par la société des *mwaliimu*. Personnalité morale, le Bunabamba a joué un grand rôle sous le sultanat aussi bien comme conseiller de guerre des vizirs que comme animateur des crises successorales. La cérémonie d'intronisation du Bunabamba se déroule alors dans la mosquée de Mbuzini.

Le merveilleux est certainement présent dans les récits sur Mbuzini. Située en face de la mer, à côté de la "maison des djinns", la mosquée de Mbuzini est le siège des sciences occultes. De par ses origines mystérieuses, puisque la tradition rapporte qu'elle s'est construite toute seule, sans intervention humaine, elle pose toujours le même problème des origines des premiers peuplements de l'île.

Les fouilles récentes effectuées par H. Wright dans un ancien site de pêcheurs, situé à proximité de Male, et qui daterait des IXe-Xe siècle, révèlent l'existence de squelettes humains dont l'orientation respecterait un rite anté-islamique. Si les résultats des travaux se confirmaient, on situerait sans trop d'hésitation "*l'arrivée à cet endroit d'un groupe de bantu qui a introduit le système matrilineaire aux Comores*" (Damir, 1984). Ce serait donc ces populations africaines, connues dans la tradition orale, sous le nom de *mafriti* qui auraient introduit à Male les pratiques païennes dont nous parlons ici. On les assimile à des diables (*sera*).

Jusqu'à aujourd'hui, la mosquée de Mbuzini est placée sous la responsabilité directe du *hinya* Bunabamba. Elle demeure presque son bien exclusif; puisque seuls ceux qui en sont issus dirigent les prières, celle du vendredi particulièrement qui s'y déroulait il y a encore quelques années. Elle ne s'y fait plus actuellement.

18. Nom d'une grotte située au bord de la mer.

19. Troisième lignage de Male.

Le *hinya* Bunabamba est le clan le plus privilégié de Male, que ce soit dans le domaine de la religion, comme nous venons de le voir, que dans celui de la tradition ou *anda*. Aussi reçoit-il le *mshiya* (épaule), laissant le *shambaya* (poitrine) aux Bahani. Il s'agit de viandes que s'arrogent les lignages les plus influents du village (premier et deuxième). Ces deux parties importantes du boeuf ont une valeur éminemment symbolique. Elles représentent les insignes honorifiques qui traduisent la prééminence d'un *hinya* dans un village.

A ces aspects divers dont nous venons de parler, s'ajoute une multitude d'interprétations du Coran et des propos tirés des documents religieux que l'on fait tenir au prophète Muhamad et qui témoigne de l'emprise idéologique de l'islam sur le Comorien. Ces extrapolations sont couramment racontées dans les mosquées et les écoles coraniques de telle sorte que l'on a souvent du mal à faire la part du dogme islamique et de la légende. Ces traditions prophétiques sont délibérément imitées par la population et citées couramment comme un idéal de sagesse. De la même façon, les croyances et les pratiques magico-religieuses ne sont pas senties comme contraire à l'islam : au contraire l'islam les a englobées au point que les fidèles les considèrent comme faisant partie de la religion au même titre que les principes islamiques²⁰.

20. C'est la conception de Chouzour (1989) qui traite de ces phénomènes comme une manifestation particulière propre à l'islam comorien.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIBERT Cl. et ARGANT J., "Le site de Bagamoyo (Mayotte)", *Etudes Océan Indien*, n° II, 1983, pp. 5-40.
- ALI Mansour, *Essai de monographie de Dembeni*, Mémoire de fin d'études, ENES, Moroni, 1986.
- ALI Mohamed Ali, *Monographie de Hantsindzi*, Mémoire de fin d'études, ENES, Moroni, 1989.
- BLANCHY S., *Lignée féminine et valeurs islamiques à travers quelques contes de Mayotte (Comores)*, Mémoire pour le Diplôme d'Etudes approfondies d'Ethnologie, Université de la Réunion, 1986, 167 p.
- BLANCHY S., MOUSSA S., "Inscriptions religieuses et magico-religieuses sur les monuments historiques à Ngazidja (Grande Comore, le sceau de Salomon)", *Etudes Océan Indien*, n° 11, 1990, pp. 7-63.
- CHANUDET Cl., *Contribution à l'étude du peuplement de l'île de Mwali*, thèse de Doctorat, INALCO, Paris, 1988.
- DAMIR B.-A., BOULINIER G., OTTINO P., *Traditions d'une lignée royale des Comores : l'hinya Fwambaya de Ngazidja*, Paris, 1985, 189 p.
- LAFON M., *Lexique Français-Comorien (Shingazidja)*, Paris, L'Harmattan, 1991, 239 p.
- MARTIN J., "Les notions de clans et notables, leur impact dans la vie politique comorienne", *L'Afrique et l'Asie*, n° 81, 1967, pp. 39-63.
- MOUSSA S., *Contribution à l'étude de la poésie orale chantée de Ngazidja*, Mémoire de maîtrise, Nice, 1984, 204 pages.
- VERIN P., "Les Arabes dans l'Océan Indien et à Madagascar" in *Arabes et islamisés*, Tananarive, 1967, pp. A à C.
- WRIGHT H., "Early Seafarers of the Comori Islands : the Dembeni phase of the IX-X centuries", *Azania*, XIX, 1984, pp. 13-59.

FAMINTINANA

Ny Hynia na fianakaviana fototra dia tokony habitana ny fianakaviana milaza ho taranaky ny razana iray, ka tarana-behivavy izy amin'izany. Mizara ho sokajy roa ny hinya, dia ny hinya-za-mdji (hinyam-bohitra), sy ny hinya-za-ntsi (hinyan'ny firenena).

Saika mifantoka amin'ny vohitra matetika ny fahefan'irery voalohany. Iretsy faharoa kosa dia mbola tena manana ny lanjany na eo anivon'ny vohitra na eo anivon'ny faritra. Avy amin'ireo farany ireo no fiavian'ny fianakaviana vaventy, fototry ny mpanjakan'i Komoro.

Ireo hinya ireo no fototra niforonan'ny vohitra maro ao Komoro. Ankehitriny dia mbola izy no tena fototra ifaharan'ny fahefana eo anivon'ny mdji (vohitra).

Ny lahatsoratra dia mandinika amin'ny alàlan'ny lovantsofina ny fiavian'ny hinya, ny faritra nanorenany faka, sy ny fomba nifampitsinjarany ny fahefana teo anivon'ny fiarahamonina. Tetiarana amin'ny tarana-behivavy no anaovana izany satria io no manome lanja ny fahefana (eo an-toerana) sy ny fananana harena ary indrindra ny firazanana isan-dreniny, eo amin'ny fitsinjarana ny asa aman' andraikitra eo anivon'ny fiarahamonina.

SUMMARY

The Hinya or founding clan of the cities group, in principle, are the families who claim to descend from the same ancestor through women. There are two categories of hinya: the hinya-za-mdji (city hinya) and the hinya-za-ntsi (country hinya).

The former are those whose impact is often limited to the city. As for the latter, they always play a notable role at the village level as well as at the regional level. The great princely families of the Comoros originate from the latter. These hinya were at the origin of the foundation of several cities of the Comoros. Today, they still constitute the real foundations of the power in the mdji.

In this paper, I study the origins of the hinya, their establishment in the regions and the way they share the power in the society, all this from oral traditions data. Namely, they are matrilinear lineages who give privilege in the attribution of the social functions and roles to the seniority, of course, but also to the possession of wealth and, more particularly, filiation on the mother's side.